

## RELANCE

- Chanter en Belgique, c'est entrer dans la résistance.
- Sans martingale, il risque une fois encore tout sur un nouvel album.
- Son destin, c'est faire du vent, mais il n'a rien trouvé de mieux pour supporter la vie.

# PIERRE RAPSAT FAIT SES COMPTES

**P**IERRE RAPSAT revient, selon l'expression consacrée, avec un nouvel album, « J'Ouvre les Yeux » (1), partie visible d'un travail qui ne s'arrête réellement jamais. Il est aussi une relance, la boule à nouveau jetée dans la roulette, une carte supplémentaire demandée et tous les jetons, encore une fois, risqués en une mise. En effet, Rapsat a toujours réglé lui-même les notes de studio. Il a choisi également d'investir dans ses spectacles au point que ce fameux concert dans un Forest National comble ne lui a quasiment rien rapporté. Par contre, depuis le triomphe de « Ligne claire », les ventes des albums (« J'aime Ça », « Haut les Mains ») ont lentement baissé. Les derniers concerts bruxellois ne furent pas non plus une réussite. Si les trois soirs au Cirque Royal attirèrent plus de Bruxellois que le spectacle de Forest, la province ne vint pas dans cette salle sans aura.

Pierre Rapsat a changé son équipe de musiciens et de techniciens. Le jeu dangereux a repris. Après dix albums, il doit batailler aussi ferme qu'au premier. Il a beau avoir été désigné par nos lecteurs comme l'artiste belge de la décennie, on ne peut même pas préjuger de l'issue finale de la lutte. C'est cette situation précaire que nous avons voulu lui faire raconter parce qu'il est plus courageux de douter et de surmonter ses craintes que de refuser de voir les points noirs du bilan.

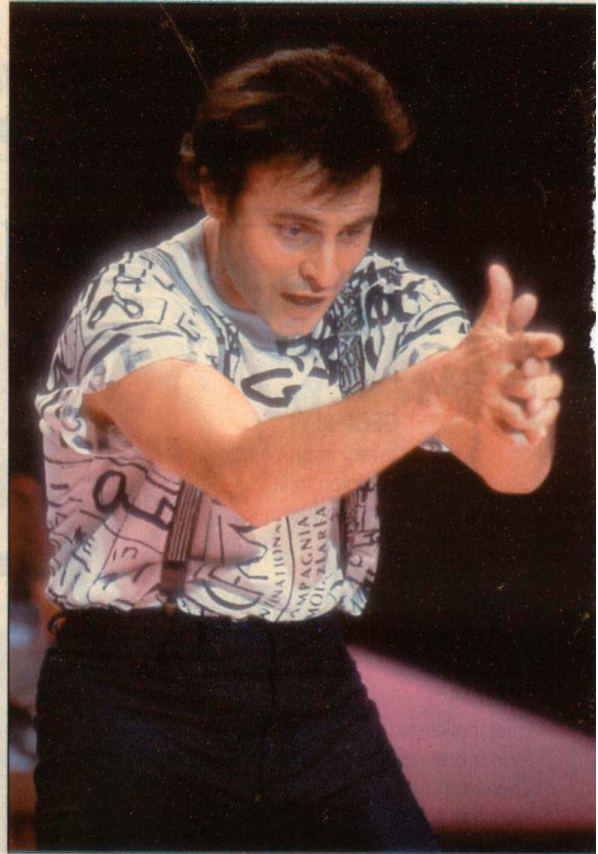
(1) « J'Ouvre les Yeux » chez CBS.

**TM** □ Pour te libérer de tes propres doutes, en veux-tu parfois au public qui n'a pas compris, qui n'est pas venu à un concert, qui n'a pas acheté un disque ?

Pierre Rapsat. — Honnêtement, je ne pense pas que cela me soit arrivé. Et je n'essaye pas d'être prudent dans cette réponse. J'ai été déçu et parfois très profondément. Mais je n'ai jamais pointé le doigt vers quelqu'un en l'accusant de mes maux. Cela n'aurait rien changé. Quand on s'expose, on a droit au soleil mais parfois aussi à la pluie et à la tempête. Et puis j'ai toujours le réflexe de repartir vers l'album suivant, de me dire qu'il y a peut-être quelque chose à corriger qui fera la différence. Un des grands dangers de ce métier est de se complaire dans l'amertume. Il faut créer un noyau dur en soi et savoir faire le roseau quand les vents sont contraires. Ce noyau doit toujours devenir plus résistant parce que le métier, lui, est très dur. De toute façon, le boss, c'est le public. On ne sort pas de là. C'est la loi pour tout le monde. Que tu sois Michael Jackson ou Pierre Rapsat,

**« On ne crée plus, on consomme... »**

dès que ton disque est sorti, tu ne peux plus rien faire. Tu peux, bien sûr, le défendre sur scène ou à la télévision, mais tu ne peux plus rien y changer. Tu es alors d'une fragilité, d'une impuissance incroyables. C'est une situation très douloureuse, très angoissante.



» Mais d'un autre côté, il y a aussi quelque chose de miraculeux quand ça fonctionne. Quand *Passager de la Nuit* est sorti, tout le monde en parlait au bout de quelques semaines. Pourtant, personnellement, je connaissais un passage difficile et je n'ai pas très bien compris quand je me suis retrouvé devant des salles pleines et qu'il a fallu doubler les dates. Tu ne comprends pas plus quand ça ne fonctionne pas du tout. Avant « Lâchez les Fauves » qui a énormément marché, j'avais sorti « Coup de Rouge, Coup de Blues » qui reste un de mes albums préférés et qui était passé complètement à côté de la plaque. A l'époque, on m'a dit aussi que j'avais déjà fait mieux avant. J'entends ça depuis des années. Mais sincèrement, je suis content de « J'Ouvre les

Yeux », je n'aurais pas pu faire mieux.

**TM** □ N'as-tu jamais maudit le fait d'être belge, d'être depuis des années le chanteur le plus populaire d'un pays si petit qu'un succès lui permet tout juste de refaire un autre disque ?

P.R. — Parfois, je l'ai pensé. Je suis parfaitement conscient qu'une partie de mes problèmes vient du fait que je suis un « ketje », un Belge. Si j'étais né Anglais ou Américain et si cela avait fonctionné, les choses auraient une autre dimension. Mais là, on entre dans des « si » plus complexes qu'en apparence parce que l'encadrement est autrement plus lourd et la concurrence autrement plus dure. Mais c'est vrai que, comme mes autres collègues, je souffre sans doute des limites de notre pays.

» Mais attention, je n'ai aucun regret d'être belge et je dis même très clairement qu'une communauté doit s'exprimer pour exister. Je vois que la presse, les télévisions belges ont des difficultés. Je m'aperçois que 95 % des chansons belges qui marchent sont des productions indépendantes et pas du tout des choses soutenues par des grosses maisons de disques. Au niveau des grandes compagnies, la Belgique est un pays où l'on consomme mais plus où l'on crée. Le mot d'ordre, c'est *"toi y en a bouffer ce qu'on te donne et toi y en a fermer ta gueule"*. Je fais partie, par accident et à une toute petite échelle, des gens qui font que, malgré tout, on s'exprime en Belgique et qu'on existe. A ce titre-là, je suis content d'avoir fait, envers et contre tout, ce que j'avais à

**« Mon argent, je le dépense dans mes disques... »**

faire. Inconsciemment, j'ai fait de la résistance comme d'ailleurs tous ceux qui s'expriment ici. Je suis persuadé qu'il faut agir même si c'est donner un coup de pied dans la montagne.

**TM**  **Le cap des 40 ans passé, tu n'as pas la tentation de te dire : « J'arrête, je ne peux plus remettre tout en jeu à chaque fois » ?**

**P.R.** — Je ne vois pas autre chose que l'optimisme pour nous faire faire un pas en avant. On est des bipèdes. Etre debout et faire un pas en avant, c'est encore ce qui est de plus fondamental pour nous. Avoir 30 ou 40 ans ne change rien à l'affaire. C'est un métier où on fait du vent, mais c'est quand même le vent qui fait avancer les bateaux. Ça n'a aucune importance ce qu'on fait, mais il faut le faire et ça doit exister.

**TM**  **Il n'y a pas de piscine à ta maison de Verviers. Pas de compte en Suisse. Est-ce qu'il t'arrive de t'imaginer ce que sera ta vie dans dix ans ?**

**P.R.** — Je n'ai pas d'argent. Tout mon argent, je l'ai dépensé dans mes disques. Je ne le regrette pas. D'autres

s'achètent des voitures luxueuses, moi je m'offre des enregistrements et des spectacles comme je les rêve. Je n'ai jamais été "fric". Par contre, comme tout le monde, j'ai des dispositions pour le claquer. Mais je ne suis pas seul, je suis marié et j'ai un fils que j'adore. Alors, parfois je me dis que, comme tout le monde, ce serait bien que je mette un peu d'argent de côté. J'ai travaillé comme tout le monde et j'y ai droit.

» Mais c'est un métier où tu es toujours sur une corde raide au-dessus d'un précipice. Et même si tu atteins l'autre côté, tu auras encore le choix entre rester sur le sol bien dur et remonter sur un autre fil. Tu es parfaitement conscient d'être un funambule. Parfois, j'ai le vertige, mais j'ai toujours l'envie de larguer les amarres.

» Ce métier, quelque part, représentait pour moi la liberté, les choses que je voulais dans une société, un monde que je ne comprenais pas très bien. Il y a des millions de gens qui ont ressenti ce que j'ai ressenti quand j'étais même. Mais ils n'ont pas eu la chance d'écrire des chansons. Parce que c'est peut-être formidable la vie, mais rien n'y fonctionne comme on me l'avait dit et rien d'autre ne m'excitait que de défendre mes chansons. Alors viennent les questions qu'on se pose ou que les parents se posent à ta place : "Ça vaut la peine ? Ça va marcher ? Et demain ? C'est pas sérieux ? T'es con ou quoi ?". Moi j'ai fini chanteur mais d'autres ont ressenti la même chose et se sont retrouvés bouchers, directeurs, employés, docteurs ou ouvriers. Je ne fais rien d'autre que refaire à ma façon ce parcours.

» Mais il y a aussi des gens avec un métier qu'on qualifierait d'"intéressant", avec un compte en banque en béton et qui se posent des questions. Ils regardent la TV et se disent qu'ils auraient voulu faire le métier de celui qui passe à l'écran. Il n'y a pas de paradis. Alors c'est vrai que, dans ce métier, il y a danger et peut-être même plus en Belgique qu'ailleurs, mais ce n'est rien d'autre que la vie. ■

**Jean-Luc Cambier.**